



**Oscar Wilde**  
***Le Portrait de  
Dorian Gray***

CLASSIQUES  
TEXTE ABRÉGÉ

Oscar Wilde

# Le Portrait de Dorian Gray

Traduction révisée et abrégée  
par Boris Moissard

Classiques  
Texte abrégé

*l'école des loisirs*  
11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>

Lord Henry gagna le jardin où Dorian Gray s'était déjà plongé le nez dans une grappe de lilas pour en aspirer l'arôme. Il lui posa la main sur l'épaule.

– Parfait, lui dit-il. Rien de tel que les sens pour soigner l'âme. Inversement, il n'y a que l'âme qui puisse guérir les sens.

L'adolescent tressaillit et se retourna. Il était tête nue dans le feuillage qui avait dérangé ses boucles rebelles et emmêlé leurs fils d'or. Dans son regard flottait la frayeur du dormeur réveillé en sursaut.

– Oui, continuait lord Henry, c'est l'un des grands secrets de la vie : guérir l'âme par les sens, guérir les sens par l'âme. Vous êtes une admirable créature. Vous en savez bien plus que vous ne le croyez, et bien moins que vous ne le voudriez...

Dorian Gray prit un air chagrin et se détourna. Il ne pouvait s'empêcher d'aimer le bel homme qu'il avait devant lui. En même temps, il lui faisait peur, et cette peur lui faisait honte. Qu'y avait-il donc qui l'effrayait ainsi ? Il n'était ni une petite fille, ni un collégien ; c'était grotesque, vraiment.

– Allons nous asseoir à l'ombre, dit lord Henry. Parker nous a servi à boire. Si vous restez plus longtemps au soleil, vous allez vous gâter le

teint, et Basil ne voudra plus vous peindre. N'oubliez pas que votre précieuse jeunesse est votre seul trésor.

– Je n'ai pas cette impression.

– Vous ne l'avez pas à présent, mais un jour viendra où vous serez vieux, ridé, laid, le front raviné par les chagrins, les lèvres flétries par les passions, et alors vous vous en soucierez amèrement. Où que vous alliez aujourd'hui, vous charmez : pensez-vous qu'il en sera toujours ainsi ? Vous êtes beau, monsieur Gray, et la beauté est une forme de génie : elle surpasse même le génie, car elle ne nécessite aucune explication. Elle est l'un des faits absolus du monde, comme le soleil ou le printemps. La beauté passe parfois pour superficielle : peut-être, mais elle l'est moins que la pensée. Seuls les esprits légers refusent de se fier aux apparences. Le véritable mystère du monde est le visible, pas l'invisible. Oui, monsieur Gray, les dieux vous ont comblé. Mais ce que donnent les dieux, ils le reprennent bien vite. Votre beauté s'évanouira avec votre jeunesse. Chaque mois vous rapproche d'une échéance terrible. Le temps vous jalouse. Ah ! profitez de votre jeunesse ! N'en laissez rien perdre, surtout. Cherchez sans cesse de nouveaux plaisirs. N'ayez peur de rien... Car nous sommes tous condamnés à devenir d'affreux

polichinelles hantés par le souvenir de passions qui nous ont effrayés, minés par le regret des tentations exquises auxquelles nous n'avons pas eu le courage de céder. Ah! jeunesse! jeunesse! Rien ne vaut la jeunesse!

Les yeux écarquillés, Dorian Gray écoutait. Soudain, le peintre parut sur le seuil de l'atelier, rappelant son monde :

– Allons, au travail! La lumière est idéale en ce moment. Vous n'avez qu'à apporter vos verres.

Ils se levèrent.

– Vous êtes content de m'avoir rencontré, monsieur Gray? dit lord Henry.

– Oui, très content. Mais ce contentement durera-t-il?

– La seule différence entre le caprice d'un moment et la passion éternelle, c'est que la passion est plus courte.

En rentrant dans l'atelier, Dorian Gray mit sa main sur le bras de lord Henry et murmura, rougissant de son audace :

– Dans ce cas, que notre amitié soit un caprice.

Sur quoi il monta sur l'estrade et reprit la pose.

Renversé dans un fauteuil d'osier, lord Henry reprit, lui, ses observations.

Le va-et-vient du pinceau sur la toile et les allées et venues de Hallward prenant du recul troublaient seuls le silence. Dans les rayons obliques venant de la porte dansait une poussière d'or. La lourde senteur des roses pesait sur cette paix.

Au bout d'un quart d'heure, Hallward cessa de peindre, regarda longuement l'un après l'autre Dorian Gray et sa toile, tout en mordillant le bout d'un de ses gros pinceaux, sourcils froncés ; puis il déclara :

– C'est fini.

Et, penché, il traça sa signature en hautes lettres vermillon dans le coin inférieur gauche de la toile.

Lord Henry vint considérer le tableau. C'était décidément un chef-d'œuvre, d'une ressemblance saisissante.

– Mon cher ami, toutes mes félicitations, dit-il. C'est le plus beau portrait des temps modernes. Monsieur Gray, venez donc vous contempler.

L'adolescent parut s'éveiller d'un rêve.

– Est-ce vraiment fini ? murmura-t-il en quittant l'estrade.

– On ne peut plus fini, dit le peintre, et vous avez aujourd'hui posé comme un ange. Je vous en suis très reconnaissant.

– C'est envers moi qu'il faut l'être, protesta lord Henry. N'est-ce pas, monsieur Gray?

Sans répondre, Dorian vint se camper devant le chevalet. Au vu de son portrait, une lueur de joie lui passa dans les yeux, comme s'il se découvrait lui-même pour la première fois. L'évidence de sa beauté l'envahit comme une révélation. Mais lord Henry Wotton, avec son étrange panegyrique de la jeunesse, le terrible rappel de sa brièveté, avait foudroyé Dorian Gray. Oui, viendrait le jour où son visage se flétrirait, où ses yeux se délaveraient, où sa face s'écroulerait. Oui, il deviendrait horrible, hideux, grotesque.

À cette pensée, une lame le transperça, une main de glace se posa sur son cœur.

– Vous n'aimez pas ce portrait? s'enquit Hallward, un peu piqué du silence de son modèle.

– Il l'aime, soyez-en sûr, dit lord Henry. Cette toile est l'une des plus belles pièces de l'art contemporain. Votre prix sera le mien. Il faut que je l'aie.

– Elle ne m'appartient pas, Harry.

– À qui appartient-elle?

– À Dorian, bien sûr, répondit le peintre.

– L'heureux garçon!

– Quelle tristesse! murmurait Dorian, les yeux toujours rivés à son portrait. Quelle tristesse! Un

jour, je serai vieux, horrible, repoussant, tandis que ce portrait n'aura pas pris une ride. Ah! si cela pouvait être l'inverse. Si je pouvais rester jeune, et qu'il vieillisse à ma place! Pour ce miracle, je vendrais mon âme!

– Voilà un arrangement qui ne vous conviendrait guère, Basil, persifla lord Henry.

– Je m'y opposerais, en effet, dit le peintre.

Dorian Gray se tourna vers lui :

– Basil, vous préférez votre art à vos amis.

L'irritation gagnait l'adolescent, le sang lui montait aux joues. Hallward pâlit et lui prit la main :

– Ne parlez pas ainsi, Dorian! Vous n'allez tout de même pas jalouser un objet.

– Je jalouse toute beauté qui ne meurt pas. Je jalouse mon portrait. Pourquoi garderait-il ce que moi, je dois perdre? Pourquoi l'avez-vous peint, Basil? Un jour, il me narguera, il me narguera horriblement!

Il se jeta sur le divan, la face enfouie dans les coussins, comme en prière.

– Voici votre œuvre, Harry, dit amèrement le peintre.

Lord Henry haussa les épaules :

– Dites plutôt : voici le vrai Dorian Gray.

– Vous auriez dû partir quand je vous le demandais. Par votre faute à tous deux, j'en viens



à détester ce que j'ai peint de mieux, et je m'en vais le détruire.

Dorian Gray extirpa des coussins sa face livide et la tourna vers le peintre dont les doigts farfouillaient déjà dans l'amas de tubes et de pinceaux... Oui, cette fine lame d'acier, ce couteau à palette... il l'avait trouvé, et il allait en lacérer la toile...

L'adolescent s'arracha d'un bon au divan et se rua sur Hallward pour lui arracher le couteau, qu'il lança à l'autre bout de l'atelier.

– Basil, non! Ce serait un meurtre!

– Je suis charmé de vous voir enfin apprécier mon travail, siffla froidement le peintre.

– L'apprécier? Mais je l'adore, Basil. C'est une partie de moi. Je le sens.

– Eh bien, dès que vous serez sec, verni, encadré, vous serez expédié à domicile. Alors vous ferez de vous-même ce bon vous semblera.